



NINA BLAZON

LA NUIT DES PANTHERAS

Seuil

Extrait de la publication

**LA NUIT
DES PANTHERAS**

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DU SEUIL :

La Femme du vampire
2010

Nina Blazon

LA NUIT DES PANTHERAS

Traduit de l'allemand
par Nelly Lemaire

Seuil
jeunesse

Titre original : *Schattenauge*
© 2010 par Ravensburger Buchverlag Otto Maier GmbH,
Ravensburg (Allemagne)

Illustration de couverture de Dirk Lieb
à partir de photographies de Rob Lewine (Corbis)
et Scott Stulberg (Corbis).

Pour la traduction française : © 2011, Éditions du Seuil
ISBN : 978-2-02-105849-9
N° : 104152-1

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

*Nous défendons.
Nous ne tuons jamais ceux de notre espèce.
Notre être est secret ; notre place est l'ombre, le silence.
Nous disparaissions ou nous nous accaparons l'espace.
Chacun pour soi, aucun pour tous.
Mais tous protègent le secret de notre espèce.*

Loi des Pantheras

SIGNES

Elle dansait sous le stroboscope, dans un déluge d'éclairs. Et comme elle dansait ! En transe, les yeux clos. Ce n'était pas bon signe. Elle pouvait aussi bien cligner des yeux et se retrouver soudain à un autre endroit, un autre jour, avec une autre musique. La mâchoire ankylosée et des croûtes brunes sous les ongles.

Quel âge avait-elle ? Seize, dix-sept ans ? En tout cas, elle était un peu plus jeune que moi. À deux heures du matin, des filles comme elle devraient se trouver dans leur lit et s'agiter en rêvant au contrôle de maths du lendemain. Je me demandais comment elle avait fait pour entrer au *Mata Hari*. Le gorille de faction ne l'avait sans doute pas vue à cause de la bagarre. Elle était assez petite pour ça. Je n'ai rien d'un géant, mais elle m'arrivait tout au plus à l'épaule. C'était l'une de ces filles délicates au teint de Blanche-Neige. L'une de celles qui croquent n'importe quelle pomme empoisonnée. Pourtant, elle ne donnait pas l'impression de se laisser facilement tuer par le poison.

Je fis comme si je ne l'avais pas remarquée. Mais quand il faut se mentir à soi-même lorsque les pensées commencent à vibrer, que les couleurs deviennent plus vives et que l'on ne voit plus que cette fille sur la piste, ce n'est pas bon signe. En tout cas pas chez moi.

Ne la regarde plus, m'ordonnai-je. Fiche le camp ! Ça vaut mieux pour elle. Et pour toi.

Mais mon corps ne m'obéissait pas. Je percevais les détails les plus infimes : ses cheveux noirs et lisses qui lui tombaient dans le dos, ses longs cils et la fine ligne de ses pommettes. Il y avait dans ses traits quelque chose de doux et de touchant – je sentis mon cœur battre chaudement, là où siégeait parfois aussi la douleur. Elle portait un jean blanc et un T-shirt avec un énorme point rouge sur la poitrine. Une fana du Japon ? Une onde d'inquiétude refoula juste à temps mon désir de l'aborder. *Laisse-la ! Ça ne te regarde pas. Et tu ne l'intéresses pas.* Je fus alors presque soulagé de me convaincre que je ne ressentais que de la pitié. *Rien que de la pitié, Gil ! Pas de danger pour toi !*

Bon sang, elle ne se doutait vraiment de rien.

Cette façon qu'elle avait de rejeter ses cheveux en arrière au rythme de la musique, le trouble que l'air pulsait entre nous, tout cela m'empêchait de me détourner d'elle. Dans la lumière heurtée du stroboscope, où les danseurs évoluaient par saccades, ses mouvements glissaient. Elle bougeait plus vite que les autres, mais elle ne le savait pas. Et c'était manifestement un troisième mauvais signe.

Maintenant, la lumière se fluidifia et vira au violet ; ses lèvres se teintèrent de pourpre sombre. Et quand

un type la bouscula, qu'elle ouvrit enfin les yeux pour le regarder avec un mélange de colère et de désarroi, je retins mon souffle. La piste de danse bouillait, et j'eus soudain froid.

Tout se transforme. C'est ainsi que cela commence. La tension des muscles, l'excitabilité contenue. Et la fréquence cardiaque.

– French ! hurla Irvès par-dessus la musique beat.

À regret, je me détournai de la piste pour regarder vers lui. Irvès ne s'appuyait jamais au bar. Il se tenait bien droit, tout en énergie vibrante, mais le visage immobile. Dans la lumière de la salle, ses cheveux blancs avaient un reflet violet, et la teinte rougeâtre de ses yeux gris clair s'était intensifiée : l'homme fantôme dans son royaume de la nuit. Près de lui, je ressemblais à son négatif. Sombre et clair, noir et blanc. Deux figures d'échecs qui s'opposent. Un instant, je songeai qu'ils formeraient un beau couple, Blanche-Neige et lui. La Belle et la Bête, style manga. Cette pensée ne me plut pas du tout.

Il pointa le menton vers la porte. Je secouai la tête, tournai le dos à la piste et m'appuyai au bar. La lumière se reflétait sur le plateau de verre. Je ne pouvais pas partir maintenant, pas encore.

Je souhaitais simplement qu'Irvès disparaisse sans poser de questions. Mais il avait sorti ses antennes. Quand il entra en résonance, il percevait les ambiances, suivait les regards comme des traces de laser dans la pièce. Instinctivement, les gens l'évitaient. Quand il dansait, il donnait la cadence.

Il observait les danseurs. Je le vis tomber en arrêt devant la fille avec l'assurance d'un somnambule et l'examiner des pieds à la tête. Je serrai les dents quand il me fit un sourire de connivence et qu'il leva les sourcils.

Dès qu'il se pencha vers moi, je perçus toute une gamme d'odeurs. La plus marquée étant celle, sèche et poussiéreuse, de son col de fourrure : ambre épicé, entre peau et cuir... sombre et dangereuse.

– Alors ? Tu as levé un gibier ? me hurla-t-il aux oreilles. Comment s'appelle-t-elle ?

Je haussai les épaules. Il se fendit d'un sourire amical. Trop amical.

Merde !

– Une petite chasse ? me cria-t-il dans le grondement des basses.

Je respirai un grand coup.

– Tu as avalé ta langue ?

Son sourire s'élargit encore.

– Qu'en penses-tu ? Est-ce qu'elle réussirait à passer le pont ?

La rage me prit soudain. Un poing brûlant au creux de l'estomac.

– Salaud ! feulai-je.

Irvès rit et me gratifia d'un grand coup sur l'épaule.

Je détestais qu'on me touche. Tout comme lui. Mais pour lui, le jeu que nous étions en train de jouer valait sans doute d'enfreindre les règles de notre association. Il se détourna et s'en alla. Quatorze facettes olfactives se dissipèrent dans un brouillard de sueur et de déodorant irritant.

Quand je relevai les yeux, Irvès était déjà près de la porte. Autour de lui, des lèvres brillantes, des fronts trempés de sueur ; seul Irvès n'était pas dérangé par la chaleur. Deux gros costauds mal rasés l'observaient sans bouger.

Pour lui, la nuit commençait, le temps pour un autre bar. Sans doute l'*Exil*. Il n'y avait que peu de clubs où les enceintes rendaient un son assez propre.

Dès qu'il eut disparu, je desserrai les poings et calmai ma respiration. Pour moi aussi, il était temps de partir et j'avais besoin d'un peu de sommeil. Mon travail aux Halles commencerait dans trois heures.

Mais restait encore cette fille. C'était fou. Je n'avais pas à me sentir concerné. C'était la première leçon que le Codex avait imprimée dans chaque fibre de mon cerveau : Chacun est seul.

Pourtant, je ne pus m'empêcher de la regarder encore une fois. *Rien qu'un regard*, me dis-je. *Un sourire, peut-être*. Je me retournai, plissai les yeux pour scruter la piste. Blanche-Neige n'était plus là. Elle n'était pas non plus au bar ni près des cubes de plastique fluorescents qui servaient de tables.

Voilà pourquoi Irvès avait filé si tôt ! Il l'avait vue quitter la piste et l'avait suivie.

En me frayant le passage vers la porte, je sentis à peine les gens me bousculer. Je n'avais pas encore enregistré les caractéristiques de la fille ; je ne pouvais pas encore la discerner dans la foule et devais la chercher des yeux. Je laissai le bruit derrière moi et grimpai l'escalier quatre à quatre. Les basses résonnaient sourdement, l'air de la nuit pulsait dans le sas d'entrée la fumée des cigarettes,

la puanteur des gaz d'échappement et l'odeur de pluie et du vent de mars. Avant de courir à la porte, je me retirai les bouchons des oreilles. Le bruit de la rue m'agressa d'un coup. La sirène d'une ambulance, derrière l'hôtel. Le claquement de talons hauts sur l'asphalte et, quelque part sous mes pieds, le grondement du métro.

L'un des gorilles m'observa avec méfiance en me voyant secouer la tête comme si j'avais de l'eau dans les oreilles. Mais ensuite, le chant de la ville ne fut plus qu'un bruissement d'arrière-plan. La fille traversait la rue. Elle marchait, bras croisés et tête baissée. Et derrière elle, Irvès. Son long manteau fendu presque jusqu'au dos, les basques voletant.

– Hé ! attends ! lui cria-t-il.

Elle se retourna, juste au carrefour, et l'observa traverser la rue au feu rouge pour venir vers elle. À cet instant, je compris ce qui avait attiré mon regard sur elle : elle n'était pas venue seulement pour danser. Elle était sortie pour oublier. Son attitude, la méfiance dans son regard, l'hostilité qu'on y lisait, tout cela reflétait une douleur récente. Elle était furieuse et triste et souffrait à cause de quelque chose – ou de quelqu'un ? Je connaissais trop bien cette expression du visage... Je la voyais souvent dans le miroir.

Je sursautai quand deux voitures klaxonnèrent en même temps. Un taxi répondit par un freinage brutal, mais Irvès avait déjà traversé. Il sauta sur le trottoir et fut d'un bond près de la fille.

– Tiens, tu as perdu ça, dit-il en lui tendant un petit étui en plastique, peut-être une carte d'abonnement pour le bus.

L'un des trucs favoris d'Irvès était de délester habilement les gens. Où lui avait-il piqué cet étui ? Dans la cohue du sas d'entrée ? À la seconde même où elle avait jeté un dernier regard en arrière sur la piste ou quand elle se trouvait déjà en pensée dans la rue ?

Visiblement, elle perdit sa méfiance un instant. Ses sourcils tressaillirent. Elle acquiesça d'un bref signe de tête et s'empara rapidement de l'étui.

Le feu passa au vert. C'eût été le moment d'intervenir. Si Irvès avait l'intention de...

Non, pas maintenant, me calmai-je. Pas ici. C'est juste une petite mise en scène pour provoquer French, ce pauvre timoré qui craint pour une étrangère comme s'il s'agissait de sa petite amie.

Irvès ne semblait pas vouloir partir. Il fixait la fille dans une attente muette, avec un regard auquel elle avait du mal à se soustraire. En de tels moments, il me paraissait plus âgé qu'il ne l'était réellement. Je parie que la fille lui donnait, elle aussi, plus de vingt ans, mais ce calme souverain qu'il affichait faisait sans doute aussi partie du programme. Apparemment, elle était intriguée. Sans doute pas uniquement par son cinéma. Ce n'est pas tous les jours qu'on croise un Asiatique albinos.

– Merci, finit-elle par dire. J'ai dû le faire tomber.

Je m'étais attendu à une voix claire et douce ; elle était sombre et pleine, avec beaucoup d'ombre. J'étais content qu'elle maintienne Irvès à distance.

Il ne la quittait pas des yeux, mais je savais qu'il avait senti ma présence : French, de l'autre côté de la rue, les poings serrés. Je compris soudain que tout ce cinéma

m'était destiné. Le film s'intitulait : *Obligeons encore une fois cet Algérien au cœur mou à sortir de sa réserve*. J'eus du mal à réprimer un juron.

Irvès sortit un paquet de cigarettes et le tendit à la fille, mais elle refusa d'un signe de tête. Le déclic du briquet, un point de braise. En fait, Irvès ne fumait pas. Les cigarettes, c'était juste un truc pour attirer les gens. Elles lui permettaient de gagner du temps pour discuter et faire semblant d'être des leurs : le déjanté au manteau, l'homme fantôme.

– Je m'appelle Irvès, dit-il en rompant le silence.

Ne lui parle pas ! aurais-je aimé lui crier. *Laisse tomber et rentre chez toi !*

– Zoé, répondit-elle un moment après. Mais je n'ai pas besoin de te le dire, tu l'as sûrement déjà lu.

Elle leva le passeport scolaire qu'Irvès venait de lui rendre.

– Zoé, répéta Irvès en insistant bien, comme pour me coller ce prénom sous le nez et me permettre de le flâner sous tous les angles.

Puis il me lança un regard triomphant depuis l'autre côté de la rue.

– Joli prénom. Française ?

Il rit, et je dus respirer un grand coup pour garder mon calme. Je pensais au pont et qu'Irvès était capable de n'importe quelle connerie dans le seul but de me provoquer. Je serrai fort les poings.

Comme si elle avait senti ma peur, son regard m'effleura. Mon premier réflexe fut de me tapir dans l'ombre du mur, mais je pensai ensuite qu'elle ne me connaissait pas. Tout ce qu'elle verrait, ce serait un

jeune type aux cheveux noirs, vêtu d'une veste de cuir sombre, qui rôdait aux abords de la boîte de nuit. Elle me prendrait peut-être pour un dealer.

– Tu viens souvent ici ? demanda Irvès.

Elle dirigea de nouveau son regard vers lui.

– Pourquoi cette question ?

– Je ne t'ai encore jamais vue.

– Évidemment, dit-elle sèchement. Tu viens de me rendre ma carte scolaire, tu l'as déjà oublié ? Ce club est interdit aux moins de dix-huit ans.

Elle se détourna et prit la direction... du nord. Je me mordis les lèvres. Le nord, ce n'était pas bon. Du moins, pas à deux heures du matin.

Irvès la regarda franchir à grands pas le carrefour suivant. Allait-il la suivre ou partir vers le sud ? Il se retourna lentement vers moi. La cigarette entamée atterrit sur l'asphalte trempé et s'éteignit. Il m'observa, apparemment satisfait.

Respire tranquillement ! m'ordonnai-je. Mes épaules se décontractèrent. Irvès rit comme s'il avait fait une plaisanterie super, puis il traversa la rue pour venir vers moi. Une flaque se défit sous son pas et capta de nouveau les lumières de la ville.

– Du calme, French, dit-il incidemment. Tu pensais vraiment que j'allais toucher à ta petite ?

– Je m'appelle Gil !

Un haussement d'épaules nonchalant.

– Bien, Gil. Et alors ? Tu m'accompagnes ?

Je fis non de la tête. Il suivit mon regard dirigé vers le nord.

– Fais ce que tu penses devoir faire, dit-il simplement. Mais ne va pas te fourrer dans les pattes de Maurice. C’est juste un conseil.

Mais je courais déjà derrière Zoé, que je finis par rattraper. Elle ne portait pas de veste, son T-shirt blanc était facilement repérable sur le gris sombre des ruelles. Les façades vitrées de la Bourse étaient aveugles et sombres : des fenêtres comme un millier d’yeux fermés. Je restai soigneusement à distance. Elle rasait les murs et regardait régulièrement par-dessus son épaule. Elle utilisait bien chaque coin d’ombre, se cachait derrière des voitures en stationnement quand quelques souïards arpentaient la rue en tanguant, et attendait de les voir disparaître au premier coin de rue avant de filer plus loin. Elle se retournait si souvent que je finis par me soustraire à son champ de vision. À l’évidence, elle se sentait suivie. *C’est bien ainsi !* pensai-je, en colère. *Mieux vaut que je te fasse peur et te pousse chez toi avant que les autres ne te voient.*

Pourtant, de nous deux, c’était certainement moi qui avais le plus peur, maintenant. Le chemin de Zoé s’écarta du quartier chic du fleuve et passa devant les blocs d’immeubles de l’ancienne gare. Il ne se dirigeait pas vers le métro. Mauvais pour moi.

L’inquiétude me gagnait. Je n’avais pas à me trouver dans cette partie de la ville. Le magasin de chaussures italien apparut : la frontière que je n’avais jusqu’alors franchie qu’en plein jour. Éclairage couleur bonbon, chaussures à talons hauts ornées de strass. Telle une gardienne à l’entrée des Enfers, une clocharde était allongée sur le banc devant la boutique. Je pouvais dis-

tinguer ses cheveux roux emmêlés. Je savais qu'elle s'appelait Barb. Irvès, qui rebaptisait toujours tout le monde, l'appelait Cassandre, parce qu'elle passait ses journées devant la Bourse à prédire la ruine de la ville et à proférer des malédictions. J'espérais qu'elle dormirait ou qu'elle serait assez éméchée pour ne pas percevoir la présence de Zoé. Mais les ailes de son nez se gonflèrent et ses yeux s'écarquillèrent à son passage. Zoé aurait pu tout aussi bien s'accrocher une pancarte autour du cou avec l'inscription « Gibier ». Barb la suivit du regard, mais le papier journal, qu'elle fourrait été comme hiver sous son pull pour se tenir chaud, ne fit aucun bruit de froissement. Heureusement. Barb passait pour être généralement paisible, mais je n'avais pas la moindre envie de voir de quoi cette prophétesse folle était capable quand elle se levait de son banc.

Je filai à toute vitesse dans une petite rue latérale et ne retrouvai Zoé qu'à l'intersection suivante. Je me repassai mentalement le plan de la ville : station-service, carrefour, quatre rues latérales, chantier de construction, nouveaux quartiers... Je commençai à faire encore plus attention à mes pas, me déplaçai le plus doucement possible. Des territoires s'entrecoupaient ici, aux croisements, aux centres nerveux de la ville, où les gens s'arrêtaient pour s'orienter ou se poser.

Une douleur lancinante gagna mon dos quand je découvris la sculpture d'acier devant le planétarium. Deux astres placés sur des orbites métalliques entrelacées, qui semblaient flotter devant l'escalier. Ici commençait la zone de Maurice. Je jetai nerveusement un

coup d'œil à ma montre, une babiole jaune argenté qui ne m'avait guère coûté plus que quelques euros. Je ne la regretterais pas si je devais la perdre. Les aiguilles phosphorescentes indiquaient trois heures moins vingt. J'étais donc encore en plein dans la fenêtre de temps dangereuse.

La fille passa devant le planétarium, accéléra sa course et se dirigea vers l'un des nouveaux quartiers. Les murs étaient tagués de monstres et de personnages de manga. Près de la porte d'un garage souterrain, la princesse Mononoké se bastonnait avec un gros méchant Batman. Au moins, la princesse avait une arme en main. Zoé n'avait que moi. À sa place, je n'aurais pas été rassurée.

Je me figeai en percevant un mouvement du coin de l'œil. Une silhouette tournait à l'angle de la rue, un petit homme trapu, les cheveux noirs pommadés en travers de sa demi-calvitie. Je ne l'avais encore jamais rencontré, mais je savais que ce type était Maurice ; tout comme en jetant un regard à ma montre j'avais compris que je me trouvais dans la mauvaise tranche horaire. Ses jambes minces contrastaient étonnamment avec sa large poitrine et sa bedaine naissante. Mais jusqu'alors, je n'avais commis qu'une seule fois l'erreur de me laisser abuser par l'aspect extérieur. On ne pouvait jamais savoir ce qui pouvait vous tomber dessus quand un type comme Maurice se glissait dans l'ombre. À cet instant, j'aurais été heureux qu'Irvès ou un autre m'en eût raconté plus sur lui. J'aurais su au moins à quoi m'en tenir. Mais les choses ne se passaient pas comme ça chez nous.

Composition : Nord Compo à Villeneuve d'Ascq

Achévé d'imprimer
en septembre 2011
Par Normandie Roto Impression S.A.S.
à Lonrai (Orne)

Dépôt légal : octobre 2011
Imprimé en France

